

## La méthode Doué

**L**orsque, le 8 mars 1988, le candidat à sa réélection François Mitterrand vint rendre visite à son vieil ami agonisant le deux fois président du Conseil et douze fois ministre Edgar Faure, à l'hôpital Laennec de Paris, il croisa dans les couloirs un personnage qui n'en bougeait pas depuis des jours, tout à la fois confident, ami et factotum du grand malade qui allait disparaître trois semaines plus tard.

Nul n'a jamais précisément su de quoi vivait – plutôt bien d'ailleurs – Albert Ganem, c'est son nom, né tunisien vers 1919. Quand, vers le milieu des années 1980, il se déclara en retraite, Edgar, à moins que ce ne soit « le président », puisque ses collaborateurs et amis ne l'appelaient qu'ainsi, s'interrogea en public : « En retraite de quoi ? » Propriétaire d'oliveraies dans son pays natal, Albert possédait aussi, semble-t-il, quelques usines, à la raison sociale mal identifiée, en France, dont l'une en Seine-et-Marne (il aimait à en désigner les murs de loin à des amis au cours de virées de week-end). Plus sérieux : chaque dimanche midi, il tenait apéro ouvert dans son très décent logement

de la chiquissime avenue Foch, près de l'Étoile, aux ambassadeurs de Tunisie, Algérie et Maroc, pour le coup en parfaite symbiose. Les tensions frontalières sont peut-être solubles dans le Martini-gin...

Candidat permanent pour sa part à la première médiation diplomatique venue (en 1982, il se proposa même d'arbitrer le conflit des Malouines), à n'importe quelle médiation d'ailleurs, Edgar les y rejoignait avec d'autant plus de hâte et de facilité qu'il habitait en face (situé au sommet du dernier immeuble, côté impair, de l'avenue, l'appartement est aujourd'hui, et en partie au moins, occupé par une descendante du grand Bismarck qui fait dans l'humanitaire). Le rite n'avait évidemment rien d'officiel. Bien que, pour des raisons jamais élucidées, Albert – qui se montrait aussi parfois, dit-on, dans les couloirs de l'ONU à New York – ait, pendant des années, figuré dans l'annuaire diplomatique, et selon des spécialistes qui ont de la mémoire, pas trop loin de Maurice Couve de Murville ! Pour l'anecdote et même plus, c'est toujours à Ganem et à son tenace combat que l'on doit l'inauguration, à Paris sous Tibéri, d'une rue Edgar Faure. Très arborée, elle court, en haut du XV<sup>e</sup> arrondissement, au milieu d'immeubles résidentiels, entre la place Duplex et le Champ-de-Mars.

Notre ami s'enorgueillit pourtant d'un autre titre de gloire. C'est lui, explique-t-il, qui, sous de Gaulle, a évité à la France une fâcheuse dévaluation. Il en aurait convaincu son copain le ministre Edgar, lequel aurait ensuite rallié le général à la cause. C'est une thèse. À notre connaissance, il n'y eut, dans ces années-là, qu'un seul débat en

Conseil des ministres autour d'une éventuelle dévaluation, le 23 novembre 1968, et le ministre Chalandon comme le très jeune secrétaire d'État à l'Économie et aux Finances Jacques Chirac furent bien les seuls à la réclamer. Brouilles.

À écouter Ganem, la vie, en vérité, se résume surtout à la recherche des meilleures combines pour dénicher, à son propre usage ou à destination de bons copains, des apparts bon marché, mais de préférence gratos dans la capitale française. Avenant service qu'à l'en croire, il a rendu à un maximum de personnalités tricolores ou étrangères (éventuellement à leurs rejetons), en faisant appel aux bonnes manières de Chirac, alors Maire de Paris, ou à diverses sociétés d'assurances de ses relations. On l'a compris : Albert donne assez peu, en réalité, dans la géostratégie. À cet égard, sa vision du cursus politique du « président » vaut le déplacement. À propos des années 1973-1978 (Edgar occupait alors le perchoir du Palais-Bourbon) : « Oh, un président de l'Assemblée nationale sous la V<sup>e</sup> République, ça n'a pas beaucoup de pouvoir, mais enfin, il vivait à l'œil ! » Extrêmement bien d'ailleurs selon toutes les apparences et il poussait même sa courtoisie proverbiale à en faire profiter le maximum d'obligés.

Il y a quelque chose de fortement symbolique dans cette furtive rencontre Mitterrand-Ganem, deux pôles de la vie d'Edgar, ses côtés Guermantes et Méséglise (ou Mésalliance), pour faire littéraire, sinon pompeux. Les grands, tous les grands d'un côté, et Dieu sait s'il en a croisé, interrogé, rencontré, servi même, de Mao à Brejnev en passant par Eisenhower, Bourguiba, qui le qualifiait de « crack », Senghor qui fut son ministre (à la Recherche

scientifique, en 1955) et de Gaulle, bien sûr ; de l'autre, une foultitude de petits personnages combinards, assurément dévoués, souvent utiles, plutôt sympas, rarement désintéressés. Pas acquis qu'ils aient contribué à sublimer son image, déjà brouillée. L'entre-deux, dans cette vie tourbillonnante, jamais oisive, le plus souvent gaie étant obstruée d'intellos en tout genre, d'avocats souvent talentueux, rarement monacaux, de journalistes aussi et pas des plus manchots, d'artistes parfois.

Vingt ans où, tout comme après sa disparition, Edgar – « le dispensateur d'illusions durables », selon l'une de ses étourdissantes autodéfinitions – reste encore enfermé dans quelques formules toutes faites qu'on ressort et qu'on ressort sempiternellement à son sujet. « La Girouette » bien sûr en tout premier lieu, et selon la définition qu'il en donnait lui-même : « Ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent. » Le président l'a toujours reconnu avec la meilleure des grâces : la formule n'est pas de lui, mais de Chamfort pour les uns, et pour les autres, de Camille Desmoulins que le rugueux Hébert venait d'agresser dans son *Père Duchêne* pour ses revirements permanents. Rien de le dire. Dans le genre virevoltant, Edgar Faure a atteint des Everest d'opportunisme et sous tous les régimes. Secrétaire général adjoint du gouvernement provisoire de De Gaulle à Alger en 1944, ponté de la IV<sup>e</sup> à l'occasion malmené par les gaullistes, il se rallie au retour de leur chef, qui lui fera tout de même payer ses volte-face d'un purgatoire de quelques années. « Comment voulez-vous qu'Edgar Faure soit contre quelque chose ? » aurait même raillé de Gaulle, début 1958, auprès d'un familier.

Sous la Cinquième post-gaulliste, on s'est ainsi beaucoup gaussé de quelques petites sincérités simultanées de notre homme : en 1979 par exemple, député apparenté RPR sans cesser d'être radical, il se glisse à la troisième place de la liste UDF – donc antichiracienne – de Simone Veil aux élections européennes. Vétilles là encore. Le zozotant Edgar – sa marque de fabrique – pouvait faire bien mieux. Sous la IV<sup>e</sup>, de Guy Mollet (1956), il ne frémit pas un instant de condamner à la tribune de l'Assemblée l'intervention de Suez qu'il approuve, quelques heures plus tard, par son vote. Une paille. « Ze pourrais très bien être chef de l'opposition, a plaisanté un jour Edgar sous Mitterrand, z'ai appartenu à toutes ses tendances ! »

Giscard, qu'Edgar, inlassable limier de jeunes talents, avait repéré dans un dîner mondain alors qu'il n'était encore qu'énarque, et qu'il fit venir à Matignon en 1955, a raconté, quarante ans après, à son biographe Jean Bothorel une exemplaire embrouille du « président » à son encontre. La scène se passe à la fin de cette même année 1955 et il n'est alors question que des législatives anticipées que le président du Conseil Edgar Faure a provoquées en prononçant la dissolution de l'Assemblée, la première depuis Mac-Mahon en 1877.

« Si Mac-Mahon, qui était un con – le fait est historiquement reconnu –, l'a fait, je peux bien le faire moi aussi », aurait même un jour blagué Edgar Faure. Au passage, les défenseurs d'Edgar mettent toujours en avant cette décision de dissolution pour attester de son réel « courage politique ». En tout cas, exclu pour cette audace du parti radical passé sous la coupe de Mendès France, Edgar Faure vient

de créer le Rassemblement des gauches (on rigole !) républicaines (RGR), formation qui ne laisse pas indifférent le futur Valéry Giscard d'Estaing.

Valéry, sentant bien que son destin ne se jouera pas à l'Hôtel des Monnaies ni à l'ambassade de France au Paraguay, a décidé de se risquer au Parlement. Giscard : « Il [Edgar] m'a dit : "Formidable, formidable. Bien entendu, vous avez l'investiture du RGR." J'apprends, deux trois jours après, qu'il a donné son investiture à quelqu'un d'autre. Il s'était renseigné auprès du préfet du Puy-de-Dôme, lequel ne me donnait aucune chance ! »

Il y a plus, et mieux. Valy n'est « pas élu depuis vingt-quatre heures qu'Edgar le poursuit au téléphone pour qu'il rejoigne son groupe à l'Assemblée ». Giscard, à nouveau et qui, pour le coup, se déclarera « non-inscrit » : « Je me suis réfugié dans une auberge de Seine-et-Marne avec Anne-Aymone, sans laisser un numéro de téléphone. Il voulait que je m'inscrive dans son groupe RGR qui ne m'avait pas donné son investiture après me l'avoir promis. C'était bien là Edgar ! »

Et avec la meilleure bonne conscience apparente. Surprenante même chez un homme, doté, physiquement, de si peu d'armes de séduction massive. Le charme trompeur, quasiment une méthode de gouvernement chez Edgar. En 1968, en charge de l'Éducation, escorté de son directeur de cabinet, Michel Alliot, premier compagnon de Michèle Alliot-Marie, il reçoit une délégation syndicale d'étudiants plutôt modérés qui se disent tout prêts à soutenir sa fameuse loi d'orientation. À condition qu'en soit supprimée une disposition qui les heurte. Edgar est parfait dans la

bonne foi surprise : « Comment ? Mais cet article est encore dans le prozet de loi ? » Se tournant vers ses conseillers : « Mais enfin, Messieurs, ze ne comprends pas. L'autre zour encore, dans notre réunion hebdomadaire, ze vous ai demandé s'il était bien retiré. » Le témoin conclut : « Les conseillers ont bafouillé quelques excuses embrouillées. Personne n'a évidemment été dupe de la comédie d'Edgar. Mais il venait de régler la question et peut-être même de se faire quelques potes étudiants. »

« Le gouvernement Couve de Murville [juin 1968-juin 1969], rapporte de son côté le vieux compagnon de route Paul Granet qui revient sur la même époque, avait casé auprès d'Edgar un secrétaire d'État du nom de Jacques Trorial [qui, par la suite, sera notamment directeur du Port autonome de Paris]. Ce n'était pas une autorité au rayon Éducation, mais il servait au moins d'œil de l'UNR [le parti gaulliste] sur Edgar. [Version confirmée par Pierre Messmer, alors affecté, et depuis des lustres, aux Armées]. Edgar faisait le même cinéma à tout député de la majorité qui lui rendait visite au ministère. Il se levait brusquement, entraînait son visiteur jusqu'à sa porte qu'il ouvrait et, lui montrant le bureau de Trorial : "Zer ami, vous savez bien que ze ne décide pas grand-chose au sein de ce gouvernement, mais c'est vous qui devriez être installé là." »

« La politique, c'est 80 % d'écoute, 20 % de décision », disait aussi Edgar qui précisait : « Les gens vous pardonneront peut-être de ne pas avoir pris la décision qu'ils souhaitent, ils ne vous pardonneront pas de ne pas les avoir écoutés. » Le tout dans des limites fauriennes. Un fonctionnaire de l'Assemblée nationale se tord encore de

rire en pensant à une conversation téléphonique d'Edgar qu'il avait un jour surprise. Sans laisser à son interlocuteur une seconde pour en placer une, le président n'en finissait pas de lui répéter : « Ze suis entièrement de votre avis, ze suis entièrement de votre avis. »

Edgar ou de la roublardise souriante érigée en art d'administrer les choses ou de gouverner les hommes. Jean Pinchon, sorte de Falstaff sur-titré du terroir (il a occupé une infinité de postes officiels ou officieux dans des institutions ou des organismes agricoles) et qui fut son massif dir'cab' à l'Agriculture (janvier 1966-juin 1968) : « Quand nous sommes arrivés au ministère, il m'a assez vite dit : « Écoutez, Zean, on ne va pas s'emmerder à discuter à tout bout de champ avec les organisations agricoles. Alors, z'ai décidé que nous les recevrons tous les premiers mardis du mois. Mais nous les recevrons toutes ensemble. Comme ça, c'est bien le diable si quelqu'un du CNJA [Centre national des jeunes agriculteurs] ne commence pas à s'engueuler avec un collègue de la FNSEA sur une histoire ou une autre. Alors, nous leur dirons : "Messieurs, nous constatons que sur ce dossier, votre position n'est pas mûre. Il convient donc de nous donner encore un peu de temps." »

« Il n'est pas de problème qu'une absence de solution ne finisse, avec le temps, à résoudre », répétait le bon docteur radical Henri Queuille, dix-neuf fois ministre et mentor politique du (presque) jeune Edgar, natif de 1908, au tournant des années 1940-1950. Edgar et Henri ont beaucoup usé et de la méthode et de la formule. Rétrospectivement, elle ne les a pas empêchés de réformer, moins

sans doute que ne le souhaitait leur opposition, parfois bien plus que ne l'espérait leur majorité.

« C'est bien simple, disait toujours Edgar, à qui des grands ministères dits "régaliens" n'ont guère échappé que l'Intérieur et les Armées (pas son genre de beauté), plus un problème est complexe, et plus z'embrouille, z'embrouille, z'embrouille ! » Le pire est que la méthode ne lui a pas toujours porté tort. Elle l'a même exemplairement aidé, fin 1955, dans le dénouement de l'imbroglio marocain et par les vertus de cette invraisemblable « indépendance dans l'interdépendance ». Salut, l'artiste ! Dix mois plus tôt, sûrement parce que, là encore, « la réflexion n'était pas mûre », il n'avait même pas fait allusion à la question du Maroc dans son discours d'investiture ! Pour le coup, en se gaussant dans son *Bloc-Notes* de « ce myope qui s'empêtre dans ses combinaisons », Mauriac, qui ne l'aimait guère, pourrait bien avoir – pour une fois – perdu une occasion de poser sa plume.

Plus déconcertant encore : Edgar qui ne s'est tout de même pas fait que des copains, ne s'est pas fait non plus que des ennemis mortels chez les partenaires les plus avertis de ses volte-face, retournements de veste, promesses oubliées aussitôt que proférées et autres avanies. D'aucuns, il est vrai, le voyaient venir de loin et sans trop d'illusion. Pinchon, à nouveau : « C'était quasiment au moment le plus fort de Mai-68. J'étais allé à l'aéroport accueillir Edgar qui rentrait d'une négociation agricole difficile à Bruxelles, mais il était fatigué et préférait rentrer chez lui. Je suis donc retourné seul au ministère. Deux ou trois heures après, le téléphone sonne. C'était Pompidou : "Où